

La Structure temporelle dans *La Mère du printemps* de Driss Chraïbi

Violeta M. Baena

École Officielle de Langues-Sevilla

La *Mère du Printemps* (*L'Oum-er-Bia*) est le deuxième texte de la trilogie tellurique de Driss Chraïbi. Si *Une enquête au pays* suppose une forte critique des problèmes linguistiques, religieux et politiques qui minent le Tiers Monde, le texte objet de notre étude constitue l'affirmation suprême de l'aspect maternel, basé sur la langue autochtone, sur le paganisme et sur la vie communautaire. Le troisième roman de cette trilogie, *Naissance à l'aube*, renferme un chant de l'auteur au passé tellurique, un hymne au "terroir", car Chraïbi suggère que la culture berbère, menacée par la civilisation moderne, a besoin de retourner à son passé glorieux.

I. La structure du texte

Cette oeuvre se trouve divisée en deux parties clairement différentes. Dans la première section, l'auteur raconte les techniques développées par une famille traditionnelle, réfugiée dans les terres arides de l'Atlas marocain, pour survivre à l'évolution historique du pays. Dans ce sens, il y a beaucoup de points en commun avec le texte précédent. Cette première division est centrée, encore une fois, sur la famille Aït Yafelman et sur certaines individualisations de *Une enquête au pays*: Raho, Hajja, Bourguine, etc... Nous continuons face à la description de la vie simple qu'ils mènent, en constante métamorphose avec la Nature. L'élément négatif est représenté par les français et par le système du Protectorat marocain.

La deuxième partie du texte est formée par le récit de la vie d'Azaw Aït Yafelman et de sa famille dans le moment antérieur et justement postérieur à l'invasion de l'Afrique du Nord par l'armée arabe et son général Oqba ibn Nafi. Après l'exposition des aspects humains et sociaux qui caractérisent les cellules tribales, l'auteur présente la description de la décision prise pour perdurer après cette conquête.

Le texte, en définitive, raconte tout le processus d'adaptation et de préparation conçu par Azaw et imposé à son peuple avec l'espoir de sa pertinence au moment de l'invasion d'Oqba ibn Nafi. Le roman a, donc, pour référent immédiat les mécanismes développés par la famille

Aït Yafelman dans deux périodes historiques différentes et éloignées dans le temps. Sa progression, tout au long de son déroulement anecdotique, possède une structure dynamique parfaitement définie et assez originale, où l'élément temporel est fondamental. Tout le texte dénote un évident caractère réflexif, bien que la ligne anecdotique montre une certaine évolution. Au premier abord, l'oeuvre se trouve divisée en trois sections nettement établies par l'auteur et avec un titre propre: *Épilogue*, *Première Marée* et *Deuxième Marée*. Leur ampleur narrative est assez différente, étant la partie centrale la plus vaste. *Épilogue* suppose, en outre, une sorte de charnière entre ce texte et *Une enquête au pays*, tandis que les autres deux segments, divisés en chapitres par Chraïbi, constituent une analepse par rapport à cet épilogue au même temps qu'ils posent les bases narratives pour que celui-ci puisse exister.

L'unité du texte, dans une première lecture, reste confuse à cause des continuelles analepses présentes. Cependant, cette unité réside dans le chemin que tout un peuple a dû suivre pour ne pas périr, pour ne pas perdre l'identité personnelle et collective et pour survivre vis-à-vis de la symbiose obligée avec laquelle ils se trouvent. L'affirmation de l'identité de tout un peuple qui vit en étroite union avec le Cosmos et la Nature est très valorisée. Ce processus d'affirmation possède différentes phases dans sa trajectoire et chacune des parties sert d'exemple aux facettes de ce parcours, d'où le symbolisme du titre qu'elles comportent. *Épilogue* montre le résultat des autres deux sections, et c'est la raison pour laquelle il reçoit ce nom, même s'il est le premier à être décrit. Il dote le roman d'un caractère circulaire très significatif, actualisé dans la lutte interminable entre les nouvelles invasions et cette famille, entre l'Histoire et le Cosmos. Le conflit existentiel du texte ne trouve de solution que dans cette perpétuelle bataille pour la survie.

Première Marée suppose le premier contact avec le problème auquel les Aït Yafelman devront faire face: l'auteur y décrit la première vague d'invasions qui, bien qu'elle ne les affecte pas directement, les oblige à prendre une série de décisions fondamentales pour le déroulement postérieur. La prétendue assimilation intellectuelle a commencé parce que tous les Aït Yafelman se préparent pour l'arrivée des musulmans; ils apprennent leur langue et étudient le Coran. L'invasion réelle qu'ils subissent est décrite dans *Deuxième Marée*. Le processus de conquête (selon les invaseurs) ou de symbiose (selon la famille traditionnelle) comporte deux moments différents, détaillés dans ces deux parties.

Si nous prenons pour base idéologique la capacité d'assimilation de cette famille et la confrontation des cultures qui se produit pour que cette symbiose soit effective, l'unité du texte reste parfaitement déterminée. Dans la ligne anecdotique du récit, celle-ci est actualisée par la coïncidence des éléments qui appartiennent aux différentes coordonnées dans l'oeuvre: les actants, l'espace physique où l'action se développe, etc...

II. La coordonnée temporelle

Le temps et sa structure dans le roman, n'est ni unidirectionnel ni simple. La multiplicité qu'il comporte est l'un des aspects qui le confèrent sa complexité, avec des conséquences symboliques indéniables.

L'étude que nous proposons sera menée sous trois perspectives différentes: nous commencerons par le temps référentiel de l'Histoire, et nous continuerons avec la description du temps de l'action du récit, pour finir avec le temps du récit. Pour bien conclure cette vision temporelle, nous devons nous soumettre aux parties dans lesquelles nous avons divisé le texte, car elles comportent des référents temporels propres bien déterminés.

II.1. Le Temps référentiel de l'Histoire.

Il y a un dessein évident de la part de l'auteur de définir exactement le Temps Historique dans lequel se situe le récit, par le moyen des références évidentes et explicites à ce temps et avec une nette volonté de ne pas universaliser le conflit proposé; bien au contraire, l'auteur prétend le concrétiser le maximum possible pour que le lecteur ne l'extrapole pas de ses coordonnées correspondantes. Il s'agit d'une position contradictoire, dans un certain sens, à cause de la déclaration d'intentions explicite dans la dédicace¹ et dans "l'avertissement"² du livre.

Le texte suit toujours une structure cyclique; 1982 et 711 sont les deux dates explicites et, dans ce délai, l'Histoire n'a fait que se répéter, ou au moins, c'est ce que l'auteur prétend nous démontrer avec sa trilogie. En réalité, il n'y a eu que des structures semblables et des assimilations progressives de la part des Aït Yafelman à tous les éléments que les différentes invasions, conquêtes et événements historiques leur ont apportés. Dans ce sens, le récit se construit à travers la mémoire des Aït Yafelman dans une régression continue vers les origines de la tribu.

Dans *Épilogue* cette référence temporelle apparaît parfaitement fixée et datée, avec des allusions à la politique actuelle³. Il nous semble indéniable l'ironie et la critique du Protectorat Français, de leur bureaucratie et de l'assimilation que les propres marocains ont fait de ces nouvelles structures.

On ne peut pas parler d'achronie dans le sens de Genette⁴, ou d'absence de coordonnée temporelle, car les actants ne sont jamais projetés en dehors du temps référentiel de l'Histoire. Une partie de ces actants a besoin de concrétiser le temps dans lequel ils se situent pour pouvoir ainsi le dominer (la perception temporelle varie selon les personnages).

Le texte commence avec la fixation d'une mention temporelle exacte: "Raho Aït Yafelman cheminait le long de la route, par ce pur matin de l'an de grâce chrétienne mil neuf cent

quatre-vingt-deux⁵ (...).” (p.15)

Mais, tout de suite, l’auteur introduit un facteur qui produit une certaine surprise: la différence entre le calendrier de la culture chrétienne et la musulmane; cette dichotomie est très productive parce qu’elle nous introduit dans la dualité temporelle, actantielle et symbolique qui domine tout le récit: “Quelle année pouvait-il bien être chez les Arabes, selon l’Hégire?” (p.15)

Du premier moment nous constatons deux moments référentiels de l’Histoire, les deux aussi valables et précis. Le domaine de cette première partie est le XXème siècle; l’autre espace temporel, représenté par l’histoire des Aït Yafelman, ne se trouve pas absent, mais il est repris par des analepses constantes et par le récit de la légende du passé de la tribu qui “était parvenue jusqu’à lui, oralement, par miettes” (p.15).

Les allusions de l’auteur aux différents moments historiques sont évidentes et elles ne représentent qu’une excuse pour la critique acerbe qu’il y manifeste et pour l’explicitation de la façon par laquelle les Aït Yafelman ont été capables de surmonter ces crises. La coordonnée temporelle y possède une évidente intentionnalité idéologique. En plus, tous les éléments de la réalité externe avec une base historique réelle sont en rapport avec la politique des dominateurs sur les dominés. Cette idée ne fait qu’incider sur les dérives symboliques et idéologiques déjà mentionnées.

Le Temps référentiel de l’Histoire dans les autres deux parties de l’oeuvre est identique. La dédicace et “l’avertissement” du livre prétendent démontrer qu’il ne s’agit pas d’un récit historique, mais d’une revêrie de l’Histoire; bien que cela soit vrai, les mentions historiques sont réelles et bien définies. *Première* et *Deuxième Marée* se situent dans le moment du processus d’islamisation de tous les tribus berbères du Nord de l’Afrique pendant le VIIème siècle. Les aspects représentés sont aussi d’ordre politique, comme dans *Épilogue*. Ce qui intéresse l’auteur c’est la description des différentes invasions, des guerres intertribales et des mécanismes employés par les Aït Yafelman pour s’en sortir victorieux. D’ailleurs, la datation est aussi explicite que dans la partie antérieure: “Treize siècles auparavant, en l’an 681 de l’ère des Nazaréens, par un lumineux matin de printemps.” (p.47) Cette sorte de références précises se repète tout au long du récit⁶, et elles insistent sur l’idée d’établir de façon définitive la coordonnée temporelle exacte dans laquelle se situe historiquement le texte.

II.2. Le temps de l'action du Récit.

L'étude du temps généré par l'action des différents actants est très significatif. Le binôme tradition - modernité continue à être productif dans ce domaine car ses deux pôles s'opposent par la mentalité, par l'espace, par les actants et par la conception temporelle: les Aït Yafelman symbolisent la tradition, et la modernité reste représentée par les Arabes du VIIème siècle et par les Européens du XXème, des envahisseurs qui s'affrontent, précisément, à cette tradition ancestrale.

A.- *Épilogue*. Nous sommes face à deux espaces temporels différents, celui de la tradition et celui de la modernité. Ce dernier est presque nié, et l'auteur annule toute la représentativité d'un univers outre que celui des Aït Yafelman dans le déroulement de l'anecdotique du texte. Cette absence est, donc, très symbolique.

Ainsi, le temps est à la charge des Aït Yafelman et le contact entre la modernité et la tribu se manifeste grâce à des analepses homodiégétiques complétives⁷. Ces analepses appartiennent presque toujours au narrateur, bien qu'il y ait une grande indétermination par rapport à sa personnalité. Le moment temporel correspondant aux différents actants est unique (car celui de la modernité a été annulé⁸) et il est presque toujours référé à Raho, personnage avec une claire charge symbolique.

La perception du temps des membres de la tribu, possède aussi une forte importance. Pour eux, celui-ci se mesure comme une succession des cycles naturels: la nuit et le jour, les différentes saisons⁹, etc. Ils ne dominent pas le temps, mais ils ont su s'y adapter et maintenant ils se trouvent en communion avec le Temps et le Cosmos en général.

B.- *Première Marée et Deuxième Marée*. Mêlés d'une façon importante, les deux axes du binôme déjà mentionné sont présents. Le temps cesse d'être unique pour se dédoubler; l'auteur nous offre, même, deux histoires parallèles, celle d'Azawaw et celle d'Oqba ibn Nafi.

Ces deux parties supposent une analepse par rapport à *Épilogue*. En principe, on pourrait la définir comme une analepse hétérodiégétique car, au premier abord, les actants qui y apparaissent n'établissent aucune connexion entre eux. Cependant, il s'agit d'une analepse homodiégétique complétive¹⁰, car elle est en rapport avec l'un des actants du récit principal et qu'elle aide à éclaircir certaines énigmes.

Pour cette même raison, tous les récits du passé peuvent être aussi classés comme des analepses homodiégétiques complétives. En théorie, pour établir une coordonnée

temporelle qui restitue l'ordre chronologique dans la production des événements, il faudrait partir de quelques actants déterminés et rétablir leur histoire à partir de rares références temporelles. Ainsi, le deuxième chapitre de *Première Marée* raconte l'enfance d'Hineb; dans le troisième, Hineb apparaît avec treize ans, étant donc chronologiquement postérieur à l'antérieur; le quatrième chapitre nous montre Hineb mariée avec Azwaw et mère d'une fille, Yerma, etc. Si on continue avec la description de ces aspects temporels, on se situe en l'an 679 dans le septième chapitre tandis que dans le cinquième on passe à l'an 681, avec Yerma et Hineb qui est revenue chez les Aït Yafelman. Les constants sauts temporels sont évidents et ils rendent difficile la perception des temps actantiels¹¹.

Dans *Deuxième Marée*, cette succession d'analepses est moins abondante. Les chapitres se trouvent en ordre chronologique et il n'y en a qu'un seul qui suppose une analepse homodiégétique complétive: le moment où Azwaw parle avec Azoulay et celui-ci lui indique le chemin que les Aït Yafelman doivent suivre pour ne pas périr face à la conquête arabe. D'autre part, dans le troisième chapitre, nous assistons à la narration de deux histoires parallèles: Oqba ibn Nafi et Azwaw occupent des segments alternes¹², pour se réunir dans le cinquième où le jeu temporel se termine et une ligne commune de conduite commence, en l'an 681.

Les Aït Yafelman possèdent beaucoup plus d'espace temporel que les Arabes. L'interprétation idéologique de ce fait est évidente, car l'auteur a voulu consciemment privilégier cette tribu face aux envahisseurs arabes. Cette même conclusion peut être tirée si nous tenons compte que la famille traditionnelle est aussi privilégiée par rapport à l'espace, aux actants et au microcosme et, surtout, par l'attitude du narrateur envers eux.

Sous une autre perspective, le temps est perçu significativement par chaque personnage. La conception du monde de la tradition ne varie pas de celle que nous avons décrit en *Épilogue*. Mais c'est ici où l'on trouve l'explication de la symbiose des Aït Yafelman avec la coordonnée temporelle. Le Temps apparaît toujours comme un allié qui est à côté de la tradition. A partir de cette vision, les constantes références à l'éternité et à la particulière conception de l'avenir de la part des membres de la tribu¹³ restent plus nettes. Pour eux, le Temps est synonyme de "Eau" et de "Vie", deux éléments essentiels pour leur survie et il en sont conscients de ce fait: "Est-ce qu'on t'a déjà dit que (...) là où il y a l'eau il y a aussi le temps?" (p.124)

C'est ainsi qu'ils le considèrent comme un allié¹⁴ et comme une arme contre les envahisseurs pour suivre avec le plan de survie conçu par Azwaw: "nous aurons le temps du temps" (p.140). Ils ne périront à travers les siècles, idée qui se trouve vérifiée dans le texte par la présence de l'imam Filani et de Raho.

Le plan d'Azawaw se base sur les éléments dont il dispose, et c'est ainsi qu'il commence "la bataille du temps" (p.208) avec laquelle il réussit à sauver les Aït Yafelman. Tout cela sera mené d'une façon complètement pacifique, sans besoin de lutte, contrairement à ce que les tribus berbères avaient essayé de faire face aux invasions arabes antérieures: "Nous n'aurons besoin d'aucune arme pour vaincre les Arabes. (...) S'il y a un plan pour sauver notre tribu, (...) c'est celui du temps (...): nous allons occuper le terrain du temps. (...) Nous avons le temps. Nous aurons tout le temps de l'éternité. (...) Le temps est avec nous (...) si nous ne savons pas gagner la bataille du temps, nous perdrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang." (pp.137-139)

De ce point de vue, la position des Aït Yafelman du XXème siècle par rapport à la coordonnée temporelle qui les entoure reste claire. Ils ne dominent pas le temps, mais ils ont réussi à faire de lui un allié pour toujours. Ainsi, il constitue l'un des éléments fondamentaux pour ce peuple, au même niveau que l'Eau ou la Terre.

La perception que les Arabes ont de cette coordonnée est complètement différente. Pour eux, le temps ne suppose rien d'essentiel et il n'est pas du tout personnifié. Les envahisseurs se trouvent plus concernés par la religion, l'Islam, qui constitue le prisme à travers lequel ils reçoivent et perçoivent toute réalité, temps inclus. L'Islam supprime la totalité des éléments sensibles ("Il supprimait le temps", p.150), il est par dessus n'importe quel événement, conclusion à laquelle arrive l'imam Filani après s'être assimilé aux envahisseurs: "L'Islam continue dans l'espace et le temps." (p.210)

Cette vision rend les Arabes plus faibles et plus vulnérables au plan établi par Azawaw. Peut-être est-ce la raison par laquelle les Aït Yafelman sont vainqueurs.

II.3. Le Temps du récit.

L'étude du temps perçu à travers la figure du narrateur montre qu'il n'existe pas d'unité temporelle dans ce texte, mais différents temps superposés et pas chronologiques. Le problème se pose lorsque on vérifie que, au premier abord, il y a deux narrateurs et chacun comporte un temps particulier bien défini et déterminé.

Toutes les analepses et prolepses analysées jusqu'à présent ("Temps I") appartiennent au premier narrateur. Ce temps correspond à l'action décrite au commencement de l'invasion et à celle du XXème siècle; d'un point de vue interprétatif, elle coïncide, respectivement, avec un temps antérieur à l'islamisation et avec une période dans laquelle on propose le retour à ce passé préislamique, en portant une forte critique contre la corruption humaine que la religion a entraîné.

Même si, dans les grandes lignes, il existe une certaine concomitance entre ce “temps du récit I” et celui généré par les actants, ils ne sont pas identiques, sauf dans le cas des analepses. Il commence au XXème siècle avec Raho et il continue d’une façon linéaire. Après *Épilogue*, nous sommes face à une rupture narrative, actantielle¹⁵ et temporelle, étant l’espace la seule coordonné qui s’y maintient. Le temps du narrateur éprouve un processus de régression vers le passé et les actants continuent avec leur coordonné particulière. D’une autre part, le temps du récit se divise, parfois, pour céder la place à différents moments de l’action du récit¹⁶. Au fur et à mesure que le récit avance, cette situation évolue et, dans *Deuxième Marée*, nous trouvons les deux histoires parallèles d’Azawaw et d’Oqba; elles se rejoignent finalement dans un temps commun qui coïncide avec l’arrivée des Arabes à l’Oum-er-Bia.

Le status du narrateur change radicalement dans une occasion bien déterminée et explicite dans le texte. C’est le moment où nous parlons du “Temps II”. Le récit emploie, même, la première personne de la narration pour s’actualiser. Ce changement se produit avec la première phase de l’islamisation, avant que les Aït Yafelman puissent prouver que ces nouvelles structures ne sont pas valables et qu’ils se décident à lutter contre elles pour pouvoir survivre.

Anecdotiquement, ce “Temps II” suppose une analepse par rapport à *Épilogue*, mais symboliquement son étude ne se montre pas si simple. D’une part, cette analepse explique l’attitude de la famille traditionnelle du XXème siècle face à n’importe quel étranger; d’une autre, elle nous annonce le troisième texte de la trilogie tellurique, *Naissance à l’Aube*.

Dans le “Temps II”, nous percevons une ambiguïté claire de la part de l’auteur, très productive par rapport aux dérives symboliques de son texte. Le narrateur est l’imam Filani, nouvel actant dont on ne nous a rien dit. Son espace temporel est fondamental pour déterminer l’avenir de la tribu, car l’imam Filani est le propre Azawaw Aït Yafelman, ou quelqu’un qui incarne son esprit et son plan de survie. De ce point de vue, l’auteur nous offre une comparaison consciente entre deux personnages qui apparaissent dans deux oeuvres différentes: l’imam Filani du 711 et le Commandant Filagare du XXème siècle¹⁷, qui sont le même personnage ou, au moins, la même personnification de la lutte contre les éléments étrangers. En plus, ils partagent l’existence d’un “Temps II” dans les deux textes. Cette position involutive suppose une nette confession de rejet de l’évolution historique: attitude réitérée et, donc, beaucoup plus significative.

II.4. Relations entre le Temps du récit et le Temps de l'action du récit.

La manière dont cette relation est menée, la relation qualitative, se trouve subvertie par les analepses et les prolepses déjà étudiées. Le lecteur se voit obligé à restaurer l'ordre logique des faits. Les événements chronologiques (1-2-3-4-5) sont reproduits, dans les grandes lignes, suivant un ordre différent: 5-1-2-3... [4]. Par ce moyen, l'oeuvre suppose la récupération du passé ancestral. L'auteur commence avec le récit de l'époque actuelle (5), pour suivre avec la vie d'Azawad et les premières guerres intertribales (1), la conquête des Aït Yafelman par les Arabes (2), la victoire de cette tribu face à l'Islam par le moyen de Filani (3). Tout ce qui arrive entre l'an 711 (après la présence de l'imam) et 1982 (avec Raho), est absent de l'espace de la narration ([4])¹⁸. Cela implique une certaine subversion temporelle qui indique que rien n'a changé: les Aït Yafelman ont vaincu à tous les éléments antagonistes grâce à l'arme offerte par le Temps. L'intention de l'auteur de doter l'Histoire d'un caractère cyclique et déterminant est indéniable.

La relation quantitative¹⁹ établie entre les deux Temps se trouve, à son tour, subvertie. Certains événements du texte sont repris à différents moments narratifs. D'une autre part, le cas contraire est aussi significatif: des actions anecdotiques brèves occupent un ample espace d'écriture et vice-versa.

En outre, la référence sur des faits historiques ne constitue aucun type d'achronie dans le texte, bien que le rôle de l'imam Filani en puisse la conformer, car il est extrapolé à toutes les époques et à tous les événements historiques.

Finalement, nous trouvons un rapport évident entre cette coordonnée et le moi qui écrit. Il y a une série d'actants pour qui la coordonnée temporelle fonctionne comme un allié, comme une arme avec laquelle ils sont vainqueurs. Mais ce même temps a été fatal pour le reste des tribus berbères, comme celle d'Hineb et pour les propres Arabes qui tiennent seulement compte de l'Islam. En outre, Azawad, reste établi comme un actant omnitemporel, car son esprit continue avec Filani, le Commandant Filagare, Raho Aït Yafelman, etc... Il possède une expérience ontologique du Temps qui ne lui est jamais adverse. Sa mémoire d'actant est synonyme du temps qui passe et elle se transforme en mémoire ancestrale et collective. Cependant, Hineb, représentant des autres tribus, reste dominée par une structure temporelle circulaire car son histoire commence et finit de la même façon: avec la conquête arabe où une mère doit mourir pour sauver son fils.

Après l'analyse proposée, nous trouvons certaines convergences entre l'axe temporel de ce texte et de *Une enquête au pays*. Dans les deux romans, toute une série d'actants des

structures traditionnelles possèdent une conception unitaire du Temps, et celui-ci n'est pas étranger à l'univers auquel ils appartiennent. Pour les autres actants, la modernité a voulu imposer ses schémas et le Temps se transforme en une réalité obsessive qui constitue un agent capable de les expulser de l'univers ancestral. Le troisième texte, *Naissance à l'aube*, possède une organisation temporelle similaire.

Notes

¹ Ce livre est dédié à l'Oum-er-Bia (La Mère du printemps), le fleuve marocain à l'embouchure duquel je suis né. Je le dédie également aux fils de la Terre, les Berbères, qui en sont les héros; (...) aux Indiens d'Amérique parqués dans des réserves (...) aux Palestiniens, aux Celtes, aux Occitans, aux peuplades dites primitives, à toutes les minorités (...)." (p.9)

Les fragments cités dans ce travail appartiennent à l'oeuvre de Driss Chraïbi *La mère du printemps (L'Oum-er-Bia)*, Éd. du Seuil, Paris, 1982. Par la suite, nous n'indiquerons que la page où ils se trouvent.

² "Ceci n'est pas un livre d'histoire, mais un roman. S'il prend source dans l'Histoire, il y entre surtout l'imagination galopante de l'auteur (...). En conséquence, toute ressemblance de quelque nature que ce soit avec des événements historiques ne serait que pure coïncidence, une heureuse rencontre." (p.11)

³ Dans ce sens, le ton est toujours ironique quand l'auteur fait référence à "Lamirik" (p.19), aux "Zéropéens", etc... De ce point de vue, la critique inhérente ne s'applique à aucun système politique en particulier mais à tout ce qui suppose une domination quelconque sur d'autres peuples.

⁴ Nous avons opté pour le soulignement de certains extraits pour que le lecteur perçoive clairement la fonctionnalité des fragments sélectionnés.

⁵ Genette, Gérard; *Figures III*, Éd. Du Seuil, Paris, 1972.

⁶ Cf. pp.142, 163, etc... nous pouvons même voir dans la dédicace que les deux temps historiques maniés par l'auteur (681 et 1982) sont explicitement indiqués (p.214).

⁷ Nous parlons d'analepses homodiégétiques parce qu'elles sont en rapport avec les actants du récit principal. Elles sont considérées, en outre, complétives parce qu'elles aident le lecteur à remplir les trous anecdotiques que ce récit principal a pu laisser.

⁸ Il n'apparaît qu'une seule fois, au moment où les bureaucrates veulent réorganiser le

village: “et le soleil déjà de plomb, à neuf heures du matin” (pp.29-30).

⁹ “Elle parla dans l’après-midi. Et la nuit tomba.” (p.29); “Que signifiait le temps en regard de l’éternité?” (pp.17-18)

¹⁰ Il s’agit des mêmes Aït Yafelman et l’auteur nous y explique l’origine de cette tribu.

¹¹ D’ailleurs, ces différents segments qui correspondent aux chapitres, peuvent à la fois être divisés en unités mineures qui constituent d’autres analepses. Nous ne procéderons pas à proposer cette analyse, car cette étude rendrait plus difficile encore la vision d’ensemble que nous envisageons.

¹² Oqba remplit le premier et le troisième segments tandis qu’Azawaw occupe le deuxième et le quatrième.

¹³ “Il avait l’éternité devant ses pas.” (p.81); “Azawaw aurait le temps de sauver son peuple (...) jusqu’à la fin de l’éternité.” (p.90); “(...) à pas mesurés, comme s’il avait l’éternité devant lui” (p.114).

¹⁴ Il n’est pas seulement perçu comme allié, mais il souffre d’un processus de personnification car il est considéré comme un autre membre de la tribu, comme une présence familière: “Et, partout, je me suis retrouvé sur ma terre parce que, dans le moindre village, j’ai entendu un écho à ma voix: le temps” (p.197).

¹⁵ La rupture actantielle à laquelle nous faisons référence n’est perçue que dans une première lecture car, sur un plan symbolique, il s’agit des mêmes personnages.

¹⁶ N’oublions pas, par exemple, la narration de quelques faits à partir de l’optique de deux ou trois actants distincts comme, par exemple, la narration de la sécheresse, de la vie d’Hineb, etc...

¹⁷ Le Commandant Filagare est une manifestation actantielle de Raho Aït Yafelman, qui symbolise la lutte active dans *Une enquête au pays* (Paris, Denoël, 1981).

¹⁸ *Naissance à l’Aube*, troisième texte de la trilogie, contribue, dans une certaine mesure, à compléter cet espace [4] auquel nous faisons référence.

¹⁹ Nous faisons allusion à la quantité du temps de l’action qui est reprise par le récit.